

— Non, ce soir... J'irai les prendre et je vous les apporterai... Je ne pourrai voir avant la nuit l'ami qui en est dépositaire...

— Vous cherchez à me tromper... à m'échapper... à fuir...

— Non, monsieur et, en réfléchissant un peu, vous comprendrez que je n'aurais aucun intérêt à le faire... Vous savez mon nom et vous êtes porteur, m'avez-vous dit, d'une lettre pour le chef de la police... Si je voulais filer vous donneriez l'alerte, et je serais pincé avant vingt-quatre heures...

Oscar semblait de bonne foi. Dans tous les cas, la logique de son raisonnement était inattaquable. L'étudiant se laissa convaincre.

L'ex-homme d'équipe eut bien un instant l'idée de traiter avec le Français et, moyennant une somme convenue d'avance, de lui révéler la présence des lettres dans la case secrète du sac de chagrin noir. Il ne donna pas suite à ce bon mouvement.

D'une nature très défiante et nullement délicate (nos lecteurs en ont eu la preuve), le Belge se dit :

— Quand ce jeune homme tiendra les lettres, il me dénoncera tout de même comme ayant volé l'argent.

Paul reprit :

— A quelle heure pourrez vous avoir ces papiers ?

— Mon camarade est pêcheur sur l'Escaut... Il ne rentre que vers les neuf heures... Je le verrai entre neuf et dix.

— Alors, à onze heures vous me remettrez les lettres ?

— A onze heures précises, oui monsieur..

— Où ?

— Ici, si vous voulez.

— Soit... A onze heures je frapperai à votre porte, vous tiendrez votre promesse et je reprendrai ensuite la route de Paris... mais n'oubliez pas que si vous cherchiez à me tromper je serais sans pitié...

— Je vous jure, monsieur, que je ne vous tromperai pas. J'ai fait une faute, l'occasion se présente de la réparer en partie, je la saisis...

— A ce soir, donc !

— Onze heures sonnantes, oui, monsieur.

Paul avait passé à son bras la chaînette nickelée du sac de chagrin noir. Il sortit.

Derrière lui Oscar referma la porte, et tendant son poing fermé dans la direction de l'escalier, il dit en flamand, d'un ton sauvage :

— Ah ! mauvais Français !... ce soir nous réglerons nos comptes !...

Une fois dans la rue, le fils de Pascal retrouva facilement le chemin de l'hôtel où il était descendu en arrivant pour se renseigner. Il enveloppa de nouveau son sac, le confia à l'hôtesse, se rendit à la gare du chemin de fer et s'adressant au guichet demanda :

— A quelle heure part le dernier train pour Bruxelles ?

— A minuit, monsieur...

— Ce train correspond il avec un départ de Bruxelles pour Paris ?...

— Non, monsieur... Le premier train de Bruxelles à Paris part le matin à neuf heures trois minutes...

Paul s'éloigna en se disant :

— Je coucherai à Bruxelles à proximité de la gare, et le soir je serai près de Renée à qui je porterai sans doute le nom de sa mère, l'avenir, la fortune, le bonheur...

Le jeune homme se trouvait avoir à dépenser beaucoup de temps. Malgré ses préoccupations il en profita pour visiter les

curiosités d'Anvers, mais les merveilles artistiques avaient beau charmer ses yeux, sa pensée était ailleurs.

A la tombée de la nuit il rentra dîner à l'hôtel.

Oscar Loos, après avoir proféré contre le Français sa menace accompagnée d'un rugissement de fauve, jeta un coup d'œil sur sa mère qui dormait toujours, puis s'élança dehors, ferma la porte à double tour, mit la clef dans sa poche et se rendit à la brasserie où l'attendait Jarrelonge.

— Sortons... dit-il au bandit, j'ai besoin de prendre l'air.

— Très bien, répliqua le complice de Léopold en se levant pour l'accompagner ; mais il faudrait éviter qu'on nous voie trop ensemble... on finirait par nous remarquer...

— Retournons au « Rendez-vous de la marine »... fit Oscar. Là, il n'y a rien à craindre, et je vous raconterai ce qui s'est passé...

Belge et Français gagnèrent le port et s'installèrent de nouveau dans le cabinet où leur premier entretien avait eu lieu. Jarrelonge fit servir à dîner et les deux hommes causèrent.

## VI.

Laissons-les causer et retournons à Paris. Dès le matin Pascal Lantier était allé rue de Navarin où demeurait son cousin sous le pseudonyme de Paul Pélissier.

En peu de mots il mit Léopold au courant de ce qui s'était fait au palais de justice de Troyes.

— Tout va bien ! s'écria l'ex-réclusionnaire en se frottant les mains. Tu partiras dimanche pour te trouver lundi en présence du notaire...

Le misérable ajouta en souriant :

— Et, sois tranquille, l'héritière de notre oncle ne viendra pas te disputer l'héritage... Je prends sur moi de te l'affirmer !...

— Qu'as-tu résolu ?

— J'ai combiné un plan que je crois très réussi. Des formalités de propriétaire au sujet d'une location m'empêchent d'agir aussi promptement que je l'aurais souhaité, mais nous ne perdrons rien pour attendre.

— Tu n'as pas retrouvé Jarrelonge ?

— Je ne songe guère, je l'avoue, à le chercher en ce moment, mais tant pis pour lui si le hasard le met sur mon chemin... Je lui réserve un coup droit que je le défie bien de parer !

— Allons-nous déjeuner ensemble quelque part... sur le boulevard ?

— Non... Ce serait une maladresse... On pourrait me reconnaître en nous voyant ensemble...

— Impossible, puisque tu es mort !...

— Est-ce que le bruit de mon décès s'est accrédité ?

— Il s'est accrédité si bien qu'il est devenu certitude... Le premier corps de noyé qu'on repêchera passera pour ton cadavre...

— Excellent, cela ! mais soyons circonspects quand même... Trop de prudence ne nuit jamais ! Je vais même te donner un excellent conseil...

— Parle...

— Eh bien, toute réflexion faite, il vaut mieux que tu retournes là-bas dès demain.

Pascal fit un geste de surprise.

Léopold poursuivit :

— De cette façon on ne pourra supposer, en cas de malheur, que nous travaillons à la même œuvre, dans un intérêt commun... C'est un alibi que je te prépare... un alibi qui peut m'être utile aussi bien qu'à toi... Tu comprends ?